

	Herry Olivier : Né le 10-11-1878 à Lampaul-Guimiliau ; 1902, prêtre, 1903, précepteur à Fouesnant ; 1904, professeur à l'école Saint-Yves de Quimper ; 12/1908 vicaire à Carhaix ; 1920, prêtre résidant à Meilars (en maladie, chez son frère) ; 1921, aumônier de Lanorgard, le Trévoux ; décédé le 3-11-1927. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1927 p. 773-774.
--	---

Le vendredi 4 novembre ont été célébrées, à Lampaul -Guimiliau, les funérailles de l'abbé Olivier Herry, frère cadet de M. le curé de Sizun. Plus de soixante prêtres, dont douze chanoines et plusieurs curés-Doyens. Le nombre eût été plus considérable sans un regrettable retard dans les publications des journaux-et une foule considérable de fidèles attestaient l'estime et l'affection qui accompagnaient le défunt, après avoir entouré le vivant : c'est qu'on ne pouvait connaître le cher Olivier fier sans l'aimer.

Il naquit en 1878, au bourg de Lampaul-Guimiliau, dans une famille profondément chrétienne, qui, sur six enfants, en a donné trois au service de Dieu, deux prêtres et une religieuse. Ses premiers ans s'écoulèrent sous la direction de sa mère, qui sut mettre en son âme les éléments d'une foi vive et en son cœur les germes de toutes les vertus.

Vers l'époque de sa première communion, M. Troadec et M. Féroc, les deux vicaires, le discernèrent. M. Féroc lui donna ses premières leçons de latin en maître consommé qui avait déjà façonné Messieurs Louis Floc'h, François Herry, le frère aîné, Jean-Marie Moal. En un an, il fit d'Olivier un excellent élève pour la très forte classe que fut la Cinquième de 1893-94, au collège de Léon.

Les cinq années d'études secondaires passèrent comme un rêve, au milieu d'amis très chers et furent closes par la première partie du Baccalauréat ; la deuxième partie serait venue s'ajouter à la première, si le souci de l'âge militaire n'avait décidé Olivier à entrer au Séminaire, après sa rhétorique, en Octobre 1898.

Comme il n'avait connu que des amis au Collège, il n'eut que des amis au Séminaire : il était si bon ! Ordonné prêtre à Noël 1902, il devint précepteur à Fouesnant, dans la famille de M. de Poulpiquet, où il resta près de deux ans. Nommé ensuite professeur à Quimper, au Collège de Saint-Yves, il y demeura quatre ans.

Mais il avait la nostalgie du ministère paroissial. Plusieurs fois, il pria Mgr l'Evêque de le nommer Vicaire. Son désir fut exaucé : en Décembre 1908, il fut nommé à Carhaix, et s'y trouva très heureux sous la paternelle direction de M. Berthou, l'actuel curé de Lannilis. Mais il se livrait à une débauche de travail : direction des âmes, catéchisme, services divers à l'église, patronage et, par-dessus le marché, leçons particulières à des élèves en vue du Collège. C'est au cours d'une leçon en 1914, qu'il éprouva la première atteinte et très violente du mal, auquel sa forte constitution a résisté pendant treize ans et dont il aurait sans doute triomphé, s'il avait su résister aussi bien au plaisir de rendre service. Son état parut très grave. Il put cependant être transporté à Lampaul, chez sa mère ; les

soins affectueux le remirent peu à peu, si bien qu'à la mobilisation de M. Habasque, son co-vicaire, il avait retrouvé assez de forces pour rentrer à Carhaix : on était en avril 1915. Sa santé lui commandait des précautions, mais sa conscience lui faisait un devoir de remplir avec un redoublement d'exactitude ses obligations de vicaire, que l'état de guerre rendait plus nombreuses et plus lourdes.

Bientôt, une nouvelle épreuve le menaça : sa vue se mit à baisser ; de ses deux yeux, l'un avait toujours été faible ; l'autre fut atteint de la cataracte. Incapable de remplir son ministère, il se retira chez son frère, au presbytère de Confort-Meilars, pour attendre le moment d'être opéré. L'opération, faite par un oculiste de Nantes, réussit parfaitement : à la mi-août 1921, il put rejoindre Lanorgard, où il venait d'être nommé aumônier.

Il devait y passer exactement six ans ; il y a dit sa dernière messe le dimanche 15 août. Le 15 au matin, il eut des vomissements de sang. Il se coucha pour ne plus se relever. Vers la fin d'août, son état s'aggrava, puis une amélioration fit espérer que cette fois encore, la vigueur de son tempérament prendrait le dessus et qu'il pourrait venir à Sizun achever sa convalescence dans l'air tonique de la montagne. Hélas ! Si les hémoptysies avaient cessé, l'organisme était irrémédiablement atteint. Une fièvre persistante, accompagnée parfois de délire, décida sa famille, au début d'octobre, à le faire transporter à Sizun. Ce fut une douce satisfaction pour lui de s'y retrouver en famille, surtout auprès de sa vieille mère, et d'y passer les derniers jours d'une vie qu'il sentait lui échapper. Le soir du 1er novembre, quand les cloches sonnaient le glas de la fête des Morts, il expira tout doucement, sans agonie. Jusqu'à la dernière heure, il avait sa connaissance et déclaré que la Toussaint, fête du Ciel, était un beau jour pour mourir : sa confiance en Dieu lui donnait le courage de surmonter l'horreur physique de la mort toute proche.

Voilà ce que fut sa vie : un livre très clair avec des pages très nettes.

Pour ceux qui l'ont connu, son nom demeurera synonyme de bonté. Au Collège, dans un milieu où éclatent si volontiers les vivacités de l'adolescence, il a réalisé l'idéal d'une retenue discrète et affectueuse. *Beati mites* ! Sa douceur lui conquérait tous les cœurs. Au Séminaire, à Saint-Yves, dont le Supérieur assistait à ses funérailles, à Carhaix, qui y a envoyé une forte délégation d'hommes, à Lanorgard enfin, le tact son exquise bonté a laissé d'unanimes regrets. Quant à ses compatriotes, ils sont venus en foule lui témoigner une dernière fois leur respect et leur sympathie.

Sa délicatesse était parfaite : sous un extérieur peu démonstratif, il cachait un cœur d'or. Je crois bien qu'il n'y a personne qu'il ait blessé ; mais ce dont je suis assuré, c'est qu'il n'a jamais volontairement fait de peine à personne.

À ces qualités fondamentales, ajoutez une droiture absolue, une sociabilité parfaite, une charité qui allait jusqu'au dépouillement, couronnant le tout une piété profonde et solide, et vous aurez un raccourci de son portrait.

Daigne sa vieille mère, son frère et toute sa famille, agréer comme allégement à leur deuil, ce pieux hommage d'un compatriote, d'un condisciple et un ami, ainsi que l'assurance d'une fervente prière de la part de tous ceux qui ont connu leur cher Olivier.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1927, p.773